Document généré le 24 avr. 2024 13:21

Séquences
La revue de cinéma

Twin Falls Idaho
Double sens unique
Twin Falls Idaho, États-Unis 1999, 110 minutes

André Caron

Numéro 205, novembre–décembre 1999

URI : https://id.erudit.org/iderudit/59320ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Caron, A. (1999). Compte rendu de [Twin Falls Idaho : double sens unique / *Twin Falls Idaho*, États-Unis 1999, 110 minutes]. *Séquences*, (205), 34–35.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

soit celui de Thomas? Au fait, n'est-ce pas surtout la vérité du personnage qui me le rend si agaçant? Goupil serait donc un sacré acteur...

Discuter de l'authenticité d'un personnage et de ses manières est une chose. Heureusement, le film ne se limite pas aux rapports particuliers de Thomas avec les femmes, il lui arrive aussi d'être piégé par sa suffisance, notamment dans une séquence onirique où ses dizaines de conquêtes viennent remettre à sa place le fieffé fripon. Dans une optique inverse (ou complémentaire?) de ma perception négative de Thomas, un œil féministe tiquera sans doute aux portraits de femmes proposés par Goupil: épouse, maîtresses et ex-maîtresses jeunes et moins jeunes, parfois bonasses, souvent perturbées voire légèrement hystériques, mais néanmoins toutes liées par une indéfectible amitié. Ces portraits sont distincts et plausibles. L'est aussi le personnage de ce vieux copain cocu qui le harcèle, sorte de contrepoids à Thomas, ou l'incarnation de sa mauvaise conscience. Malgré son apparente faiblesse, il réussit plus d'une fois à perturber notre libertin et l'oblige continuellement à se rappeler les vieux idéaux de Mai 68. Dans l'ensemble, en tout cas, femmes ou hommes, le regard porté sur la génération des soixante-huitards est savoureux et juste, même pour un spectateur nord-américain auquel échapperont sans doute plusieurs allusions.

Œuvre d'une écriture moderne, à la fois grave et fantaisiste, version gauchisante de **L'homme qui aimait les femmes** de François Truffaut, **À mort la mort!** est un film rafraîchissant et drôlement tonifiant, où les morts successifs, vieux complices emportés par la maladie, le suicide ou tout simplement le mauvais sort, viennent nourrir les vivants en leur insufflant une nouvelle énergie. Dès que le propos glisse sur une pente trop dramatique et que la réflexion menace de se faire démonstration, le réalisateur nous livre une scène onirique ou fantasmatique pleine d'humour, comme celle citée plus haut. Autre exemple, la réunion des militants anonymes qui s'encouragent mutuellement à faire leur mea culpa et à combattre leur *maladie* est un chef-d'œuvre d'ironie et de lucidité. Réalité et imaginaire se fondent superbement pour nous donner la séquence finale où l'on suit le mot d'ordre: «Embrasse-moi!» Au sortir d'une énième visite au cimetière, ce moment intime devient public: des dizaines de personnages envahissent l'écran pour s'embrasser à qui mieux mieux, entraînés par un Jacques Higelin hilare sorti de nulle part. Quel contraste avec le sinistre enterrement du début, où même les cris d'«à mort la mort!» criés par Thomas ne pouvaient conjurer le sombre climat ambiant! Jouant sans cesse sur les contrastes entre vie et mort, nuit et jour, pluie et soleil, rêve et réalité, rires et pleurs, Goupil opte en fin de compte pour l'espoir. C'est que, comme toutes les grandes œuvres consacrées à la mort, **À mort la mort!** (quel beau titre!) est un film qui célèbre la vie et qui prend le parti de rire de nos angoisses.

Dans le cheminement particulier de Goupil comme cinéaste se trouve peut-être la clé de sa réussite. Malgré ses presque trente années d'expérience cinématographique, que ce soit comme assistant (notamment pour Nelly Kaplan, Jacques Deray, Chantal Akerman, Roman Polanski et Jean-Luc Godard) ou comme réalisateur de nombreux courts métrages et de quelques longs métrages documentaires (dont **Mourir à trente ans**, en 1982, évocation d'un ami suicidé qui apparait en prémisse de son œuvre future) ou de docu-fiction, Romain Goupil n'avait curieusement jamais vraiment tâté du cinéma de fiction à proprement parler. Pour un *coup d'essai*, c'est un coup de maître: l'œuvre allie la fraîcheur des débutants à l'expérience d'un vieux pro. S

Denis Desjardins

À MORT LA MORT !

France 1998, 95 minutes — **Réal.:** Romain Goupil — **Scén.:** Romain Goupil, d'après son roman — **Photo:** William Lubtchansky — **Mont.:** Isabelle Devinck — **Mus.:** Areski Belkacem — **Déc.:** Jean-Baptiste Poirot, Christian Portal — **Int.:** Romain Goupil (Thomas), Marianne Denicourt (Hermeline), Brigitte Catillon (Véronique), Nozha Khouadra (Chiara), Dominique Frot (Agnès), Brigitte Roüan (Josiane), Christine Murillo (Rosalie), Jacques Nolot (Michel), Marcel Bozonnet (Gérard) — **Prod.:** Marguerite Ménéguoz — **Dist.:** Alliance Atlantis Vivafilm.

Twin Falls Idaho

Double sens unique

Le cinéma indépendant américain foisonne de petits films comme **Twin Falls Idaho** qui permettent d'alimenter des festivals comme Sundance, Telluride, San Francisco, New York et même Toronto, qui devient de plus en plus américain. Ces productions modestes fournissent également en matière brute les nombreuses chaînes câblées qui cherchent goulûment à renouveler leur stock afin de satisfaire une clientèle de plus en plus blasée. Dans ce contexte, il doit être de plus en plus difficile de trouver un sujet original qui permette de se démarquer de ce flot incessant de films (autour de six cents, seulement pour l'année 1998!).

Les frères Michael et Mark Polish (le premier réalise, les deux écrivent et les deux incarnent les protagonistes du film) ont trouvé un filon unique qui, tout en leur offrant la possibilité d'explorer une

Un déchirant triangle amoureux

problématique particulière, ne manque pas de les toucher d'une façon très personnelle: la dépendance affective des jumeaux, poussée ici à l'extrême par une proximité aussi inusitée qu'improbable, puisque ceux-ci sont des siamois rattachés au niveau du torse. L'étroite collaboration fraternelle (sans jeu de mots) des Polish s'inscrit par ailleurs dans une nouvelle tradition toute récente, sans doute initiée aux États-Unis par les frères Ethan et Joel Coen (le premier produit, le second réalise, les deux écrivent), mais plus intimement entretenue par Allen et Albert Hughes (**Dead Presidents**), Peter et Bobby Farrelly (**There's Something About Mary**), et Andy et Larry Wachowski (**The Matrix**) qui, tous, se fusionnent en duo bicéphale dans la double fonction de scénaristes-réalisateurs.

Toutefois, aucun d'entre eux ne pourrait prétendre à un degré de proximité, de connivence et de réciprocité aussi intime que celui démontré par les frères Polish dans ce film. Leur gémellité participe entièrement à la crédibilité de l'existence siamoise des personnages qu'ils ont créés. Leur performance s'avère d'ailleurs fascinante à regarder à l'écran, car la coordination de leurs mouvements n'est jamais prise en défaut. Ils parviennent à illustrer subtilement les nuances qui existent entre les deux personnalités des jumeaux Blake et Francis Falls. Ils maintiennent un équilibre parfait grâce à leur jeu sobre et précis, démontré d'une étonnante façon dans la scène où Blake apprend à Penny, la jeune prostituée, à jouer de la guitare pendant que Francis gribouille des croquis dans un cahier. La démarcation psychologique entre les deux frères devient alors flagrante et particulièrement touchante.

La présence de cette jeune femme contribue d'ailleurs à révéler leur personnalité en agissant comme catalyseur émotif, puisque son attachement amoureux de plus en plus fort pour Blake entraîne des répercussions profondes sur l'attachement affectif qui unit forcément les deux frères, incapables de fonctionner ou de se déplacer l'un sans l'autre. Francis, le plus faible des deux, est le plus dépendant. Il est toujours malade alors que Blake demeure en parfaite santé, bien qu'il partage certains organes avec son frère. Mais, Francis contrôle aussi les ardeurs et les désirs de son frère, car il sait que Blake ne voudrait pas le voir souffrir. Aussi, le triangle amoureux force un déchirement, un rejet, qui entraînera inévitablement la mort de Francis. Est-ce que Blake pourra survivre sans son frère?

À un autre niveau, la question devient: est-ce que Michael Polish peut créer sans son frère Mark et vice versa? Le parallèle entre la fiction et la réalité ne leur a sans doute pas échappé. Les frères Polish aborde un sujet risqué, qui aurait pu facilement bifurquer vers le sensationnalisme et le mauvais goût, devenir une sorte de croisement entre **Freaks** et **The Elephant Man**. Ce problème est abordé directement dans le film (par l'entremise du personnage de l'avocat véreux et par l'allusion au passé des Falls), de même que les échanges créatifs entre les deux frères (dans la scène de guitare et de dessin).

Ironiquement, Michael, en position de pouvoir en tant que réalisateur, joue le rôle du plus faible des deux jumeaux cinématographiques. C'est lui qui meurt et qui se sépare *physiquement* de son frère. Est-il prêt maintenant à faire cavalier seul après ce premier film plutôt réussi? Cette double correspondance fait oublier le manque d'élan et de cohésion du scénario, surtout dans la deuxième partie où des personnages excentriques surgissent dans le récit pour disparaître aussitôt (voir l'épisode avec Garrett Morris, un rescapé de *Saturday Night Live*). Un certain pathos s'immisce dans le dernier acte (les scènes avec la mère, jouées avec larmes à l'appui par Leslie-Ann Warren), ce qui induit une artificialité incongrue en fin de parcours. La réalisation cultivait pourtant jusque-là un ton feutré qui reposait sur une utilisation précise du cadrage et un rythme intentionnellement lent.

Twin Falls Idaho exprime peut-être, en définitive, les angoisses de deux frères qui s'interrogent sur leur propre relation et qui s'apprêtent à poursuivre leur carrière séparément. Peu importe l'issu de leur réflexion, il est certain qu'ils auront de la difficulté à dénicher un sujet mieux adapté à leur situation que celui-ci. S

André Caron

TWIN FALLS IDAHO
États-Unis 1999, 110 minutes — **Réal.:** Michael Polish — **Scén.:** Mark Polish, Michael Polish — **Photo:** M. David Mullen — **Mont.:** Leo Trombetta — **Mus.:** Stuart Matthewman — **Son:** Matthew Nicolay, Jay Nierenberg — **Déc.:** Warren Alan Young, Grace Li — **Cost.:** Bic Owen — **Int.:** Michael Polish (Francis Falls), Mark Polish (Blake Falls), Michele Hicks (Penny), Patrick Bauchau (Miles), Garrett Morris (Jesus), Lesley Ann Warren (Francine), Wiliam Katt (le chirurgien) — **Prod.:** Mark Persinger, Rena Ronson, Steven J. Wolfe — **Dist.:** Blackwatch Releasing.

Souvenirs intimes

La marche du pélerin

Après avoir adapté pour le grand écran la pièce *Being at Home with Claude* de René-Daniel Dubois, Jean Beaudin adapte maintenant le roman de Monique Proulx, *Homme invisible à la fenêtre*. **Souvenirs intimes** relate un épisode de la vie de Max (James Hyndman), un peintre heureux qui s'est remis d'un terrible accident qui l'a rendu paraplégique. Dans son loft, Max reçoit les amis fidèles qui peuplent son univers: Maggie, son modèle, qui rêve de devenir comédienne, Mortimer, un sculpteur avide de gloire, Laurel, un adolescent profondément lié à Max, Pauline, la mère de Laurel qui partage ses angoisses

Jeux de pouvoir et de domination